

LES CAHIERS

DE PSYCHOTHERAPIE DE GROUPE D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS



N°5
Automne 2016

LES CAHIERS DE PSYCHOTHÉRAPIE DE GROUPE D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTS

Publication bi-annuelle :

Institut de **R**echerche et de **F**ormation pour l'**A**pproche
Psychanalytique des **G**roupes

Rédaction :

Pierrette Laurent, Jean-Bernard Chapelier

Secrétaire de rédaction

Julie Courant

Comité de lecture

Formateurs du CIRPPA

Note de la rédaction

Les textes doivent être adressés en double exemplaire. Les notes et références bibliographiques seront réunies en fin d'article et présentées selon la standardisation internationale.

Le comité de lecture donnera une réponse aux auteurs dans un délai de deux mois.

Adresse : CIRPPA - 31 boulevard de la Villette - 75010

L'INTERPRETATION DANS TOUS SES ETATS

Diversité des espaces psychiques et pluralité des niveaux d'interprétation dans une psychothérapie de groupe.

Diala Jaber, Antoine Navalon, Lucas Pascolini et Clémence Portier

Ce travail groupal se présente comme un exercice d'interprétation à quatre voix, sous la supervision de Jean-Bernard Chapelier dans le cadre du regroupement pour la journée d'étude d'avril 2016. A partir du récit d'une séance de groupe thérapeutique d'enfants en âge de latence, apporté par l'un d'entre nous en cours de supervision, nous avons cherché à rendre compte des différents niveaux d'interprétation que peut avoir le thérapeute à l'esprit lorsqu'il est plongé dans l'écoute d'un groupe. De ce compte-rendu d'origine, il reste quelques repères-clés indispensables à notre travail « séparément-commun », ainsi qu'au partage de notre cheminement avec les collègues du CIRPPA. D'abord récit individuel, témoignage après-coup d'un vécu transférentiel du groupe et du thérapeute – lui-même tantôt dedans et tantôt en dehors – ce matériau est devenu groupal à mesure que nous le partagions en supervision, puis l'interprétons selon nos sensibilités singulières et nos « rôles » respectifs dans l'exercice d'écriture. Les clés, qui portent l'ensemble de nos récits, s'appuient autant sur des événements ayant eu lieu au cours de la séance originale, que sur des impressions échangées par la suite, des interprétations, des rires en commun et des réflexions en suspend. Nous nous sommes appuyés sur cette trame, tout en préservant une certaine impression énigmatique, afin de proposer aux auditeurs de faire, eux-mêmes, un travail d'analyse, un jeu d'interprétation en quelque sorte, à rebours de notre propre exercice de déconstruction et d'imagination.

Parler de « niveaux » d'interprétation présente la réalité psychique groupale en question comme une superposition de plusieurs strates de réalité. Cette vision des choses est, à juste titre, une « vue de l'esprit », en ce sens qu'elle ne rend compte ni des potentiels enchevêtrements et corrélations qu'entretiennent les différentes dimensions entre elles, ni des mouvements contre-transférentiels à l'œuvre dans le passage de l'une à l'autre chez le thérapeute. Cette complexité nous a semblé pouvoir être seulement partagée en supposant, chez les auditeurs, un plaisir dans l'investigation de notre propre travail commun d'écriture, au risque qu'un certain flou ne soit pas dévoilé. C'est pour entraîner les auditeurs sur ce terrain que nous avons choisi une forme de présentation théâtralisée mettant en scène une séance de supervision, et que nos textes gardent délibérément un ton oral et imagé.

Les niveaux d'interprétation que nous avons « virtuellement » cherché à

circonscrire s'articulent selon les quatre espaces de réalité psychique décrits par René Kaës (« Entre le sujet et le groupe, trois espaces de réalité psychique : comment les penser avec la psychanalyse ? », dans Voies nouvelles pour les psychothérapies de groupe, 2013). « L'espace psychique du groupe » et « l'espace du sujet singulier » d'abord. Mais aussi l'espace « trans-sjectif » que nous appelons, par facilité, le hors-groupe : « celui que contiennent et dont sont faits, pour une part, les ensembles structurés : les institutions et le social, la culture et la religion, les grands récits collectifs : mythes, idéologies et utopies. ». Et enfin, dans l'ordre que nous avons choisi, « l'espace du lien » ou espace interpersonnel que R. Kaës situe entre l'espace groupal et l'espace singulier. Là où nous aurions tendance à dire espace « des liens », l'auteur utilise la forme du singulier comme pour insister sur la réalité et la potentialité de cet espace en tant que tel, avec « un contenu » et « une consistance » propres, c'est-à-dire pas seulement la frontière ou le pont entre deux autres.

Première partie

L'interprétation groupale (Clémence Portier)

Aujourd'hui, j'aimerais parler de mon groupe de six enfants de la latence avec lequel je traverse des moments difficiles que j'aimerais partager avec vous, et particulièrement cette séance, la onzième. Nous sommes au mois de juin, nous nous retrouvons après une séance où il manquait deux enfants. Nous ne commençons pas au complet, il faudra attendre quelques minutes pour que les deux derniers enfants nous rejoignent, je suis tentée de les attendre avant de commencer. Dès l'entrée dans la salle règnent une forte excitation, une grande fébrilité qui vont se cristalliser autour des feutres, dont deux d'entre eux, je vous le rappelle, avaient disparus à une précédente séance. Un des enfants nous rapporte un des deux feutres manquants, ce qui génère d'emblée, dans le groupe, des fantasmes très forts : ceux impliquant que le danger est à l'intérieur du groupe - il aurait été volé par l'un des enfants - les uns attaquant violemment les autres qui se défendent ; d'autres fantasmes autour d'un danger à l'extérieur - le feutre aurait été mangé, englouti par une voiture, hurlent certains. La tension monte très vite, nous ne pouvons (déjà) plus nous entendre et je me sens rapidement débordée. Pour que diminue cette excitation, et surtout pour rechercher l'illusion groupale dont il me semble que nous avons besoin pour refaire groupe après les absences et les pertes, je ramène du côté du groupe, avec beaucoup d'insistance, une sorte de « forcing groupal », en disant que c'est le groupe qui fait qu'un feutre manque et non pas tel ou tel membre, ni telle ou telle voiture. Or, cette remarque de ma part les excite, les inquiète encore plus et ce, peut-être, parce qu'elle suggère que le danger n'est pas clairement identifiable : il n'est ni vraiment à l'extérieur, ni vraiment à l'intérieur, mais serait plutôt quelque chose d'informe qui circule entre nous, comme une ombre fantomatique, quelque chose de diffus et manifestement de menaçant. Nous voilà donc plongés en ce début de séance dans un « espace » peu rassurant, ça déborde, je me sens moi-même envahie par des images fortes, des fantasmes combinés entre l'engloutissement, l'avidité dévorante d'une voiture-feutre phallique. Après-coup, je me suis interrogée sur ce que représente symboliquement ce feutre et sa perte. Serait-ce le mauvais du groupe que l'on tente d'expulser ? L'enfant qui n'a pas commencé le groupe avec nous, et qui est porteur du négatif, particulièrement à cette séance, comme vous le verrez ? Moi, la thérapeute ? Et dans le fond, est-ce que le groupe pourrait basculer du côté de la toute-puissance phallique inquiétante sur le mode d'une oralité dévorante...? Comme je vous le disais, notre groupe n'était pas au complet la séance précédente, ce qui, me semble-t-il, nous a fragilisés. Peut-être fallait-il qu'un sacrifice ait lieu au moment des retrouvailles, un sacrifice-totem que viendrait représenter le feutre ?

Après cette histoire des feutres qui a fait démarrer le groupe, la tension reste et même s'accroît, ce que j'interprète dans une toute autre direction en évoquant la joie de se retrouver après les absences. Je le dis à plusieurs reprises, là aussi dans un certain forcing. Or, les défenses maniaques du groupe ne cessent de s'accroître,

me laissant penser, dans un après-coup, que mes interventions ne leur ont pas permis de s'apaiser, de réduire cette tension, car elles ne nomment pas ce qui les agite : les angoisses de perte qui se réactivent au moment des retrouvailles, les angoisses d'abandon, la « dépressivité » du groupe. Le groupe s'agite, s'énerve, les enfants crient, se courent après, et passent à l'acte ! Les murs de la salle deviennent le lieu de leurs projections, ils laissent des traces dessus, écrivent « caca », « amoureux », la pulsionnalité est débordante, je crains que le groupe régresse vers une sexualité anale destructrice et engloutissante... Le fantasme de cette voiture qui engloutit les feutres continuerait-il de m'occuper, voire de m'envahir ? La feuille, objet commun du groupe, scotchée sur la table est, pour la première fois, déchirée en pleins de petits morceaux qu'ils jettent dans la pièce ; après le feutre perdu, la feuille émiettée. Cette attaque du matériel, par déchirure et éparpillement, éveille en moi un premier mouvement de détresse, y voyant une désorganisation du groupe dans une sensorialité et une fantasmagorie archaïques : le corps du groupe/mère déchiré par ses petits rappelant le feutre/père dévoré ou plutôt dérobé par ses fils. Puis, les voyant s'agiter ensemble, faire ensemble, je me replonge dans l'origine de notre groupe, comme si cette action groupale permettait un retour aux origines de notre groupe, ce moment inaugural où l'indifférenciation règne, où l'excitation, la décharge motrice, dominant à défaut du langage, du symbolique. Ainsi, en attaquant la feuille, ils recréent l'originnaire, l'excitation originnaire qui permet une reliaison, ce qui rappelle ce que W. Bion (1962) dit concernant le protomental, à savoir que le groupe va constituer un creuset dans lequel le physique, le psychologique et le mental, demeurent indifférenciés, et c'est de cette indifférenciation primaire, ou matrice, que vont naître toutes les émotions propres au groupe. Serions-nous plongés, comme je l'ai tant souhaitée, dans l'illusion groupale ? Quand le mauvais est expulsé, en l'occurrence moi qui ne peux empêcher les absents de s'absenter, les feutres de disparaître... En effet, ayant tant insisté pour que se retrouve cette illusion groupale, voilà que les enfants y répondent avec force, dans un clivage qui m'expulse, et dans une recherche de contenances réelles, concrètes du groupe, à travers l'émiettement de cette feuille, l'inscription sur les murs de la salle.

Dans le prolongement de ce mouvement groupal, c'est l'horloge, autre objet commun de notre groupe et qui symbolise le temps qui passe, la finitude de la vie à laquelle nous sommes tous confrontés, qui est « invoquée ». Les enfants vont l'attraper comme une tentative pour reprendre le contrôle (le pouvoir ?), tentative qui a un effet apaisant puisqu'elle permet de réactiver les capacités symbolisantes, transformatrices du groupe qui associe sur un jeu auquel nous avons déjà joué, celui des enfants sur une île déserte entourée d'une mer remplie de requins... Pour ce faire, la table est inversée, il n'y a plus de hauteur possible, nous sommes tous au même niveau mais ce pendant très peu de temps puisque, très vite, le bouc émissaire se trouve être explicitement désigné et sommé de quitter l'île sur le champ ; le clivage perdure, le mauvais est projeté à l'extérieur. Après-coup, je me demande si cette scission groupale n'aurait pas été d'autant plus « accélérée » par les fantasmes qui sous-tendent ce jeu d'une mer/mère engloutissante et d'un

père/requin dévorant ? Les figures parentales/imagos archaïques qui nous accompagnent et les enjeux de vie et de mort (du groupe ?) ont pu nous faire craindre un faux pas, une chute dans le « hors groupe », dans la mer ou dans la mère ? Mais la désignation du bouc émissaire va surtout entraîner l'arrêt de ce jeu et reprend alors, de plus belle, l'excitation du début. La haine, l'agressivité massive qui s'expriment me font craindre (de nouveau) une perte de la contenance du groupe : les limites entre le dedans et le dehors deviennent floues, les fenêtres sont ouvertes, notre membrane est mise à mal, émiettée comme la feuille, et/ou bien est-ce le pulsionnel qu'ils tentent d'évacuer en dehors du groupe, cherchant à faire baisser le trop-plein d'excitation ? Les chaises sont brandies comme des menaces, les feutres sont jetés à travers toute la salle, la cible à atteindre n'est plus précise mais globale, comme s'ils se défendaient contre une menace diffuse, identitaire, jusqu'à ce que le bouc émissaire redevienne la cible des attaques du groupe ; membre du groupe dont l'excitation, la jouissance à peine masquées d'être celle qui est désignée, ne cessent de renforcer les désirs agressifs du groupe. Je vais alors proposer un jeu, « Jacques a dit », dans l'espoir que ce pulsionnel soit symbolisé ou plutôt contenu. Je pense avoir également proposé ce jeu dans l'espoir d'annuler les différences, nous ferions tous pareils, nous serions tous les mêmes, dans un mimétisme contrôlé et contrôlant, sans mauvais objet. Mais n'est-ce pas, par la même occasion, un activateur puissant d'angoisses d'indifférenciation, de mélange « confusionnant » et angoissant... ? Le groupe se prête peu de temps à ce jeu et reprend les attaques contre le bouc émissaire, me laissant penser que j'ai à interpréter ce mouvement de clivage, ce que je fais en rappelant notre début d'histoire commune, comme un retour à nos origines (au creuset) quand nous n'avions pas commencé tous ensemble, que l'un d'entre nous nous a rejoints plus tard, ce qui avait généré des angoisses de ce même ordre. Notre groupe, nouvellement constitué, avait pu se sentir menacé par la nouveauté, l'arrivée d'un nouveau qui fragilise l'équilibre encore précaire de notre groupe. En vain... mes interprétations tombent dans un trou où je ne sais pas où... et même, renforcent le désir du groupe de désigner le mauvais en se moquant de ses attributs notamment féminins, de ses manques, de ses différences, comme s'il s'agissait d'un objet bizarre, difforme, étrange et étranger, qui viendrait refléter notre propre étrangeté et faillibilité, et qui viendrait menacer notre sentiment d'appartenance, du même... Je propose alors, dans un deuxième temps, après « l'échec » de mon interprétation groupale, de nommer de la différence - celle entre les garçons et les filles (les garçons sont en short et les filles en jupe) - peut-être dans une tentative de névrosation de la haine. Mais le déferlement de haine se poursuit, la jubilation est à son comble, tandis que mon désespoir me plonge dans une solitude intense, je m'absente, les laissant faire... Le bouc émissaire, tout trouvé, ne se laisse pas faire et organise, à sa façon, « un jeu » dont elle occupe la place centrale et qui consiste en des allers-retours entre le tableau d'une extrémité de la pièce et les enfants à l'autre extrémité qu'elle touche, me faisant associer sur « un, deux, trois, soleil », autre jeu qui fait alterner le moteur/pulsionnel et l'arrêt/le mortifère. Mais ce passage par le corps amène le groupe à se défendre de plus belle, à se protéger de

ce bouc émissaire excité et excitant, porteur de la pulsionnalité et de la transgression. Les enfants réorganisent la pièce, poussent la table contre la porte, tous assis dessus sauf elle (l'enfant bouc émissaire), la laissant seule près du tableau-soleil brûlant ! Et moi vers la fenêtre-issu de secours ? Je nous sens prises au piège, une partie du groupe a pris le pouvoir, tel un putsch, eux seuls ont la possibilité de rentrer et de sortir, étant contre la porte, c'est étouffant. Cette nouvelle configuration spatiale, qui me fait penser que l'inconscient du groupe organise aussi l'espace, vient mettre à jour ce que je ne pouvais pas voir et qui était peut-être l'objet le plus menaçant dans le groupe, ce contre quoi ils tentent de se protéger, à savoir un couple bouc émissaire, un couple incestuel ? Un couple homosexuel ? Est-ce ce qui fera dire à l'un des membres du groupe son envie de taper, d'agresser, que je propose de partager en mots, en jeu, mais qui ne peut être entendu ? Le temps me semble très long, le climat est lourd, chargé (insécurité ? transgression ? sexualisé ?), l'horloge est de nouveau récupérée, on demande quand le « rendez-vous » s'arrête, puis dans une dernière tentative pour reprendre, ou du moins pour garder le pouvoir, ils se lèvent sur la table pour crier haut et fort leur rejet de ce bouc émissaire-co-thérapeute-partenaire sexuel et finissent par ouvrir la porte ! Ce passage à l'acte, ou du moins cet acte, témoignerait-il d'une recherche de réassurance à l'extérieur, un témoin de ce qu'il se passe d'interdit fantasmatiquement à l'intérieur ?

Le temps de la séance arrive à sa fin et je propose au groupe de se rassembler, notamment en remettant la table et les chaises au centre de la salle afin que je puisse leur donner à tous une information. En effet, les grandes vacances approchant, nous allons devoir faire avec une séparation qui peut-être déjà, infiltre le groupe si sensible aux absences, aux manques. Ils se montrent plus calmes, attentifs et je leur rappelle que je vais bientôt revoir leurs parents et je ne peux m'empêcher de rajouter que ce qu'il se passe dans le groupe reste dans le groupe. Les enfants partent sauf une, et cela me laisse penser que le couple fantasmatique que nous formons de thérapeute-bouc-émissaire-négatif est bien actif, et qu'il entre probablement en résonance avec sa problématique personnelle...

Deuxième partie
L'interprétation individuelle (Diala Jaber)

Mon écoute pour ce groupe est différente. J'entends dans le groupe l'histoire individuelle de chacun de mes patients.

En voici le récit :

Nelly, Camélia, Manon, Daryl, Kiyam et Thomas sont là. En relisant mes notes après le groupe j'ai pris conscience, avec une grande culpabilité, que je n'avais pas eu en tête Daryl pendant la séance, et encore moins à la prise de note après. Cela fait répétition avec son histoire ; Daryl se fait toujours oublier dans sa famille. Il tombe de la tête de son père régulièrement, ce dernier ne vient le voir que rarement et sa mère, de part son travail, rentre tardivement au domicile.

Comme je vous l'ai déjà précisé, dans le dispositif j'avais prévu une grande feuille pour tous et un feutre par enfant. Certains feutres avaient disparu en cours de route, probablement piqués par Thomas qui, à cette séance, va en rapporter un. Il aurait voulu garder pour lui le feutre ou peut-être un morceau du groupe ou du thérapeute. Il est un enfant très inhibé, silencieux la plupart du temps, comme cet enfant passif qu'il a été quand il a été intubé à la naissance et qui ne pouvait se manifester qu'en faisant des coups en douce. Il a eu une arrivée dans le monde assez chaotique avec une prématurité et des complications médicales dès ses premiers jours de vie. C'est un peu pareil pour le groupe. L'arrivée a été laborieuse, du fait de la grande indifférenciation avec ce maternel. J'ai eu avec lui et sa mère, plusieurs premiers entretiens avant que Thomas accepte que je le reçoive un petit temps seul. Et là, aujourd'hui, je me demande ce que représente ce feutre qu'il a pris du groupe à la dernière séance. C'est un enfant qui a besoin d'éprouver la concrétude de l'objet pour pouvoir se le représenter, probablement pour se figurer le manque ou l'absence et les différencier de la mort. Se séparer du groupe à la fin de chaque séance c'est comme se séparer de cet espace maternel archaïque. Bon et puis il ne l'a pas sorti tout de suite ce feutre...Nous aussi on a éprouvé le manque. Il nous l'a activement fait subir pendant plusieurs séances.

Chacun des enfants manifeste une certaine excitation à nos retrouvailles (mis à part Daryl dont je peine à me souvenir de l'état). Manon, fidèle à la description que m'en a fait la mère, c'est-à-dire une petite fille avec une excitabilité permanente, prendra un feutre et viendra écrire sur les murs à l'adresse des garçons : "Caca" et "amoureux". Elle a donc initié cette différenciation fille/garçon dans une grande excitation où nous retrouvons cette confusion entre sexualité archaïque (avec le caca) et sexualité pseudo-génitale (avec l'amoureux). Manon est une petite fille qui se masturbe de façon assez compulsive et devant le regard des

autres, que ce soit à la maison ou à l'école. Son enveloppe corporelle est d'une grande excitabilité.

Camélia se liera à Manon en disant "tu es ma meilleure amie". Camélia semble être prise par une angoisse abandonnique à ce moment et tente de s'accrocher comme elle peut à un pair. Camélia est une petite fille souvent rejetée par les autres (l'école, les copines...). Ses parents viennent de se séparer, mais Camélia, me dit la mère, vient toujours vérifier si son père est dans le lit maternel et puis comme il y a une place libre, elle s'y faufile ! C'est ce qu'elle fait dans le groupe, elle guette les interstices et vient s'y loger. Aujourd'hui, dans un lien homosexuel, identique à celui qui la lie à sa mère, c'est dans un collage à Manon qu'elle trouvera sa place.

Nelly, de son côté, va osciller entre des identifications au groupe des filles, en restant donc vers le tableau, ou se dirigeant vers les garçons pour trouver une place dans la course qu'ils font. C'est la première compréhension que je m'en suis faite. Mais cette alternance entre passivité du corps, côté des filles collées au tableau, et cette activité par une motricité globale rejoignant le clan des garçons, n'est-elle pas à entendre d'un côté plus archaïque que celle d'une représentation de la différence des sexes ? Nelly oscillerait entre un corps surface d'accueil de sensorialités diverses et un corps moteur qui explore l'espace de façon active. Nelly ira aussi, dans un deuxième temps, toucher ces garçons, retrouvant probablement une proximité quasi incestuelle qu'elle connaît chez elle avec ses grands frères de quinze et seize ans qui la font regarder des films pornographiques. La distance peine à exister. Mais ce toucher peut aussi être, lui aussi, entendu à un niveau plus archaïque où Nelly viendrait chercher à sentir du solide pour s'y agripper.

La feuille à disposition des enfants est alors déchirée, c'est Kiyan qui semble être moteur dans ce projet, attaquant toute possibilité de laisser une trace, à l'image de ce qu'il fait à l'école où il reste impossible de l'évaluer car il ne restitue rien des apprentissages. La feuille blanche, pour lui, semble être une convocation insupportable à rendre compte de ce qu'il est censé savoir. Kiyan lutte donc contre cet effondrement narcissique par des attaques sur le matériel qui, encore une fois, représenterait une partie de notre groupe ou une partie de moi.

Aussi, Kiyan décroche l'horloge du mur, comme pour nous dire que chaque minute compte. Le temps s'écoule, venant nous menacer de la fin, à l'image de ce qu'il vit quand il rend des visites chronométrées à son père en prison. A ce moment-là, Kiyan, à son habitude, me sollicite pour que je l'aide, dans une demande quasi-transgressive, pour mettre la table à l'envers. Il reprend un jeu qu'il apprécie particulièrement (le jeu du bateau protecteur dans une mer infestée de requins dangereux). On aperçoit, dans ce jeu, les imagos parentales qui commencent à prendre forme, une mère archaïque dévoratrice et un père phallique menaçant. Kiyan cherche, comme toujours, une complicité avec l'adulte. Comme s'il n'y avait

qu'une figure d'autorité qui puisse lui venir en aide, une aide à la limite de la loi, qu'il interroge en permanence. Cette loi, Kiyam y est confronté dans sa fonction interdictrice avec un père délinquant récidivant qui, depuis quelques mois, porte un bracelet électronique pour avoir agressé un autre père à la sortie de l'école de son fils. Dès le début du groupe, j'ai accepté cette proposition de retourner la table pour en faire un bateau... Au nom de la libre association, mais peut-être aussi pour ne pas me faire passer à tabac par le père de Kiyam à la sortie du groupe ! Dans l'après-coup, je pense qu'un "groupe Parents" aurait été précieux pour ne pas me sentir moi-même envahie par ces parents pendant le groupe, pour qu'une certaine différenciation puisse émerger dans ma tête. Kiyam me propose à moi et aux autres enfants de monter à bord du bateau, décrétant que Nelly restera à la mer. Ce qui était pris dans un jeu va finalement être agi. Kiyam sort du jeu en premier et commence à lancer les feutres sur Nelly. Nelly, c'est cette petite fille qui n'a pas trouvé sa place dans le groupe.

Manon ira ouvrir la fenêtre comme pour nous dire que là c'est trop chaud, il nous faut de l'air... Elle étouffe, l'excitation est trop grande. Ce moment de désorganisation, elle y est très sensible, venant probablement, dans un mouvement de régression, interroger la contenance du groupe dont je suis le garant. Kiyam, Manon, Camélia et Daryl continuent à attaquer Nelly. Les garçons se moquent de sa robe, de sa coiffure, de sa posture. Je reprends la question des attributs féminins qu'ils utilisent pour l'attaquer en disant que les filles peuvent s'habiller en robe et que les garçons portent des pantalons. Camélia me rétorque alors qu'elle est une fille, elle, mais qu'elle porte un short. (Alors que j'étais, moi, en robe ce jour ci). Fallait-il, encore une fois, entendre ces attaques en deçà d'un niveau pré-œdipien ? Je propose alors, probablement dans une tentative d'accompagnement de Nelly à supporter ces attaques, de transformer le jeu en un Jacques-a-dit. Je me rends alors compte que j'ai participé à ériger Nelly en objet d'attaque pour chacun des enfants, en l'ayant identifiée du côté du féminin, le mien, avec l'attribut de la robe, et ayant tenté de préserver son narcissisme attaqué. Nelly est alors isolée spatialement du groupe, cinq en face d'elle... ou plutôt en face de nous ! Elle est venue à mes côtés. Kiyam décide alors de déménager, en poussant la table pour bloquer la porte d'entrée, ou de sortie, et se met dessus. Les autres le suivront. Kiyam me dira alors qu'il a envie de taper. Il est l'enfant le plus grand et le plus costaud du groupe. Cette annonce retentit comme une menace dans la pièce. Par identification à ce père violent, Kiyam se défend en brandissant des menaces. Mais je note bien cette distanciation par le passage par la parole et non par l'agir. Etaient aussi présents à mon esprit les violences conjugales dont il est témoin chez lui. S'inscrire dans une filiation masculine passe aussi par la violence. Dans une représentation de scène primitive, il est ici identifié à l'agresseur, tout en se sentant lui-même agressé. Je comprends ce désir comme une attaque à mon égard pour avoir désigné Nelly comme objet à protéger dans le groupe. Mais cette attaque est peut-être aussi adressée à Nelly, dans une identification à un couple agresseur/agressé. Je lui dis que c'est peut-être difficile de voir un adulte protéger un autre enfant, qu'on peut

avoir l'impression que cette enfant est le préféré. Daryl prend alors l'horloge et demande quand est-ce que se termine notre rendez vous. Daryl se réveille quand la fin de la séance approche, comme s'il ne pouvait être que spectateur de cette séance sans y prendre une place. A ce moment-là, il entrouvre la porte de la salle comme pour amorcer un mouvement de sortie, mais aussi venir fragiliser l'enveloppe du groupe à l'image de la fragilité de sa propre enveloppe... On ne sait pas vraiment s'il existe à ce moment-là.

J'annonce à tous les enfants l'approche de la fin de la séance et que j'ai à leur transmettre une information importante : je vais les rencontrer individuellement avec leurs parents pour parler de la suspension du groupe pendant les vacances et la reprise à la rentrée. Manon me propose alors de m'aider à ranger, probablement dans une tentative de colmater le lien à moi qu'elle a senti attaqué avec cette distanciation robe/short et s'assurer que nous pouvions partager encore des choses. Nelly a, elle aussi, demandé à m'aider pour ramasser les confettis de papier. J'annonce que nous quitterons la salle ensemble et que je m'occupe, comme à la fin de chaque séance, du rangement.

En sortant, j'ai croisé la secrétaire qui m'a dit que notre voisin du dessous est passé, un comptable est venu se plaindre au secrétariat du boucan qu'on faisait dans le groupe.

Troisième partie

L'interprétation trans-subjective – ou « hors-groupe » (Lucas Pascolini)

[Transition : Une nouvelle fois, nous nous déplaçons et échangeons nos chaises afin que celui qui présente son texte se trouve face aux auditeurs. Ce faisant, il commence à s'adresser aux autres :]

Il n'y a donc pas que ce qui se passe à l'intérieur du groupe qui compte ?

Parce que moi parfois, l'analyse groupale ou l'analyse individuelle, ça ne me parle plus du tout. Il y a des moments, comme ça, où je vois tout comme la conséquence des enjeux institutionnels et sociaux, du hors-groupe en général, qui arrive directement de l'extérieur ou que j'apporte avec moi dès le début du groupe. Ça m'occupe l'esprit et ça agit sur les enfants à travers moi, j'en ai la certitude ! Je vais vous raconter mon groupe, vous allez comprendre de quoi je veux parler...

C'est une séance qui commence avec deux enfants en retard. Ça n'est pas la première fois que ça arrive. Ça m'inquiète sérieusement et ça n'est pas la première fois que ça m'inquiète. Le groupe va tomber à l'eau, je le vois venir gros comme une maison...

Mon premier groupe type CIRPPA, après plusieurs mois de préparation au CMP à Lyon. Une aventure compliquée dès le départ. Je leur ai pourtant présenté, pendant les synthèses, une belle recette en bonne et due forme : un soupçon de résonance fantasmatique, une pincée d'alliances inconscientes, la magie de l'illusion groupale. Tous les ingrédients y étaient. Je leur ai servi le caviar de la thérapie moderne, la subjectivation sur un plateau d'argent. L'Idéal quoi !... Évidemment, ils n'ont pas mordu à l'hameçon.

Surtout Jacques, le médecin directeur du bureau d'en face. Pour lui, l'idéal, c'est le psychodrame individuel, comme au CMP de l'arrondissement voisin, là où planchent les chefs étoilés de la clinique, ceux qui font publier leurs présentations dans des revues scientifiques internationales. Sûr qu'avec ma tambouille en cours de digestion, on aurait déjà de la chance avec la revue *Transition*.

Bref, pour lui, le psychodrame individuel c'est la Rolls Royce des dispositifs et quelque chose me dit que le destin de mon groupe est d'être mangé par une voiture...

Cette représentation maternelle toute-puissante, dévoreuse de l'intérieur du corps du groupe et de ses bébés, qui nous menace d'emprise, de carence ou de destruction, a semblé se combiner dans les différentes sphères institutionnelles avec une représentation de père phallique, à abattre, donnant lieu à une rivalité fraternelle meurtrière. Pas étonnant qu'une telle combinaison de fantasmes se soit retrouvée en séance par la suite. Vous voyez bien que ça dépasse le cadre restreint du groupe cette affaire.

Bon, il faut préciser que je les ai un peu bousculés avec mon nouveau dispositif.

Le CMP a déménagé l'année passée dans un quartier gentrifié, où les enfants de la bourgeoisie bohème lyonnaise côtoyaient la grande précarité. Cette nouvelle mixité sociale a fait trembler nos fondations. L'heure était à la vigilance. On m'a vu venir avec mon groupe « sans médiation attitrée ». Quand j'ai annoncé mon projet aux collègues, j'étais d'abord assez sûr de moi. Ça avait un côté puriste, presque élitiste. Mais j'ai vite déchanté. Les projecteurs étaient braqués sur moi. Je me suis senti persécuté. Mon institution : un régime totalitaire ; et le médecin psychiatre : un tyran. Lorsque le groupe a fini par voir le jour, les enfants ont dû percevoir mon intranquillité, car ce colosse chimérique, ou cette chimère colossale – comme il vous plaira – y a trouvé diverses représentations : La voiture qui avait englouti le feutre, dont je vous ai déjà parlé, une mer infestée de requins, ou encore un voisin de l'étage du dessous venu rôder dans le couloir pour se plaindre de nos bruits inquiétants. Un monstre craignant l'autre, en miroir. Je projetais mon trouble institutionnel à l'intérieur du groupe. Ou à l'inverse peut-être, l'institution me servait de support projectif pour les angoisses que nous y vivions ? La question reste toujours vive, à vrai dire, et cette terrible voiture, combinaison fantasmagorique d'un maternel tout-puissant et d'un paternel phallique, m'a parfois tout l'air d'une confusion des langues entre l'institution, le groupe, les enfants et moi.

Mais revenons-en au déménagement. Le CMP s'est installé juste au dessus d'un cabinet d'experts comptables. Il a dû y avoir des fuites. Il fallait assurer la bonne réputation de l'établissement et mon projet n'avait pas de titre accrocheur, aucun mot-clé, aucune plus-value quoi, le niveau zéro du marketing. Dans une économie de marché il faut savoir se vendre, comme on dit, faute de quoi on ne sort pas son épingle du jeu. Ce ne sont pas les patients qui manquent, c'est sûr, mais pour ce qui est de l'association libre, la confiance du marché n'est pas au beau fixe ces derniers temps. C'est la crise !

Moi j'étais enthousiaste mais ça n'accrochait pas. J'enviais les collègues qui travaillaient à Claude Bernard, ce paradis clinique où la plénitude du dispositif me semblait glorifiée à sa juste valeur. Au CMP, j'avais comme l'impression de faire du kayak dans un caniveau, vous voyez l'idée ? C'était un beau challenge mais ça manquait de classe et surtout ça n'avancerait jamais. Une affaire de rivalité... Bref, j'ai compris que mon projet aurait du mal à attirer les foules mais c'était encore jouable. Le déménagement n'avait pas été si traumatisant pour le CMP en fin de compte. On avait juste changé d'arrondissement, on ne s'était pas exilé à Vannes non-plus...

Et puis après tout mon groupe n'était pas exactement « sans médiation ». J'étais là moi, suffisamment neutre et bienveillant. Je l'espérais en tout cas. Je voyais ça un peu comme une feuille blanche par exemple, un vide palpable ou une

absence-présence, comme un appel à symboliser. Ça s'étend du rien au tout, une feuille blanche. Plus tard, le groupe m'a d'ailleurs donné du grain à moudre à ce sujet. Je leur ai proposé une feuille blanche commune, scotchée sur la table. Après l'avoir remplie entièrement au fil des séances, ils se sont tournés vers le tableau blanc, puis ont débordé sur les murs. Ils nous ont tracé une sorte de bordure au feutre, avant de retourner à la feuille centrale pour la déchirer en mille morceaux et l'éparpiller dans la salle jusqu'aux limites du cadre qui devait nous contenir, comme pour en maîtriser des contours devenus flous.

Mon projet a commencé à coincer plus sérieusement quand j'ai parlé de « durée indéterminée ». Pas question que je me soustraie au contrôle de la file active. J'ai compris à ce propos que les groupes avaient un rôle-clé dans les rouages d'une institution établie : sorte de soupape à patients encombrants, membrane souple à extension contrôlée. Les responsabilités vont avec la maîtrise. C'est une affaire de hiérarchie et ça n'était pas de mon ressort. Rouler au volant d'un CMP avec un moteur CIRPPA, ça risquait de ne pas passer le contrôle technique, surtout avec un véhicule de location. On pouvait craindre que je bride le moteur, que je révèle un vice de fabrication sur les machines de la firme, voire pire, que je produise un monstre en série. Entre Volkswagen et Frankenstein, j'étais cerné. On y a réfléchi à deux fois avant de me signer le CDI.

La « monothérapie » a eu un effet plus mitigé. On est psy, on sait que c'est « dans la tête », mais à Lyon on a quand-même quelques fantômes gênants qui font traumatisme dans le placard du Cardinal. Et puis, on n'échappe pas au fantasme du dérapage, n'est-ce pas ? Quoi que, en fin de conte, c'est le loup qui finit dans la marmite des trois petits cochons. Alors on a invoqué l'agitation réelle pour me déconseiller un choix trop audacieux : « On n'est pas trop de deux pour gérer un groupe, non ? ». Comme si une contention potentielle accrue allait avoir systématiquement un effet positif sur ma capacité de contenance. Au contraire, travailler en binôme me paraissait loin d'être un gage d'homéostasie pour le thérapeute et, à mon avis, il s'agissait bien plus pour l'institution de s'assurer d'un système de surveillance mutuelle interne.

A ce propos, je me souviens de ce jeu de rôle improvisé, sorte de théâtre permanent morenien, qui m'a vu passer du tableau blanc du maître d'école aux pupitres des élèves pour une partie de « chat et de la souris » dans la salle de classe. Après quelques insultes à caractère peu archaïque, le jeu s'est transformé en « un, deux, trois, soleil » statique et maîtrisé, inoffensif...

Je pense que c'est le « groupe parents » qui a achevé de me griller. Tous ces braves gens aimables qui n'ont rien demandé et qui n'y sont évidemment pour

rien dans les troubles de leurs enfants. « Ils ont souffert avant eux, les pauvres... ». Les retirer aux bons soins de la secrétaire, tout de même, je risquais de confirmer les attaques du livre noir avec ce genre de projet ! Vous imaginez : une association de parents d'élèves, la hantise de nos confrères de l'éducation nationale. Non, là, l'intérêt thérapeutique semblait superflu en comparaison de la balance bénéfice/risque, un business-plan digne du Concorde, échec financier et catastrophe annoncée pour cause de passagers indigestes.

Bref, mon club thérapeutique de la salle d'attente n'allait pas voir le jour : « Jean Oury, la thérapie institutionnelle, c'est une utopie irréaliste vous comprenez ? ». Ma proposition semblait quasi soixante-huitarde, ça a ravivé l'effet de la monothérapie, c'était nient. Jacques a dit : « C'est du luxe ! ». Enfin quoi, c'est du luxe, je n'ai pas proposé de les embaucher quand-même, et puis comparé au psychodrame individuel... Mais je crois que ça n'était pas une histoire de budget après-tout, plutôt le luxe de l'idéalisation, qui appelait à nouveau la maîtrise et la rivalité : concurrence déloyale, fusion-acquisition, autant d'enjeux stratégiques qui dépassent mes fonctions et mes responsabilités.

Le sort a fini par me sourire quand Jeanne est arrivée, la seconde psychiatre. Les synthèses ont changé de polarité, avec deux sous-groupes en quelque sorte, l'un franchement réactionnaire : le « groupe caca » ; et l'autre plus progressiste : le « groupe amour ». Clivage ou ambivalence, l'avenir le dira, mais moi j'y ai vu une ouverture. Je devenais enfin audible !

Donc mon projet allait voir le jour et j'avais une alliée de taille dans l'institution. Bien-sûr, j'ai dû laisser tomber pour le groupe parents mais l'essentiel semblait acquis. A ce moment-là, j'étais vraiment optimiste, il ne manquait qu'un outil dans ma panoplie et je le voyais comme une concession légitime au « luxe » du non-conformisme décentralisé. La Rolls Royce avait englouti un feutre, mais grâce à cette nouvelle alliance les autres m'étaient revenus !

Jeanne m'a envoyé trois patients et d'autres ont suivi, j'étais ravi, content de faire les entretiens préalables, d'imaginer mon dispositif, de voir des collègues m'exprimer leur soutien et montrer de l'intérêt pour la dimension groupale. Après des mois pour monter l'expédition, j'avais trouvé un sponsor et je me préparais enfin à lever l'encre pour naviguer vers un continent inconnu avec la promesse d'en rapporter de l'or et des épices merveilleuses. Le Nouveau Monde, la Lune : un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité !

J'exagère un peu, c'est vrai que j'en rajoute... Enfin, les temps sont durs pour le CIRPPA. Je vous soutiens moi. J'évangélise les barbares en terre inhospitalière ! Et puis si vous m'aviez envoyé vers les Indes avec un itinéraire mieux cartographié, ça serait un peu moins la galère, non ?

Je me suis donc jeté à l'eau avec une boussole flambant neuve. Le vent en poupe, je filais vers l'horizon. Rien ne pouvait plus m'empêcher de faire du groupe ! Les enfants élaboraient dans la bonne humeur, j'oubliais leurs prénoms,

l'illusion groupale battait son plein...

Le calme avant la tempête ! Petit à petit des retards, puis les absences se sont multipliées. Pas un seul groupe au complet pendant des semaines. J'ai senti que les enfants désinvestissaient. J'étais moi-même de plus en plus fatigué. A ce moment-là, le groupe a commencé à s'intéresser à l'horloge dans ma salle. Ils se sont mis à la décrocher, à me demander combien de temps il restait. J'étais pourtant bien parti avec ma boussole. Mais le ciel s'est obscurci et ils m'ont rappelé qu'il me manquait le sextant. J'étais dépassé, démuni face au raz de marée institutionnel. Jeanne s'est vue coupée l'herbe sous le pied, tous ses projets sont tombés à l'eau par manque de soutien ou vraie mauvaise volonté. Elle s'est sentie devenir bouc émissaire et elle a fini par s'exiler au Canada. La route de Cartier, nos chemins se séparaient, et elle partait avec la montre. Le groupe a insisté avec l'horloge tandis que moi je commençais à trouver le temps long. Là-dessus, Jacques a pensé à quelques orientations en hôpital de jour qui tombaient à pic. Ça sentait la fin de l'expédition...

Les enfants se renvoyaient les torts à l'intérieur, comme s'ils avaient perçu ma fragilité. La faute à unetelle ou untel, bouc émissaires provisoires mais récurrents. Le modèle européen, comme des grands, sauf que c'étaient nous les exilés. Enfin, ils avaient quand-même des ressources. Ils m'ont demandé de les aider à retourner la table. Ils ont tout remis à plat comme ça et ont cherché à me montrer ce qui leur passait par la tête. On a joué aux chaises musicales sur une île déserte entourée par des requins. J'ai cru qu'ils avaient tout compris ! Lampedusa, le naufrage du groupe ! Moi j'étais perdu, je ne comprenais rien. Je croyais partager leur crainte de l'extérieur et j'en devenais menaçant à l'intérieur. Comme un requin affamé. Les dents de la mère. Ils avaient bien raison de m'y rejeter ! Là-dessus, j'ai commencé à me déprimer... Ils jouaient pourtant, mais c'est comme si ça me rappelait que le groupe allait avoir une fin.

J'avais bien besoin d'un plongeon dans l'eau froide et ça a pris la forme d'une grande pagaille. Des cris stridents à réveiller un mort, des chaises qui volaient dans le groupe. Le voisin comptable de l'étage du dessous s'est inquiété auprès de mes collègues. C'était monstrueux. Puis les enfants s'en sont pris aux fenêtres et à la porte. Groupe ouvert, groupe fermé, j'en venais à me poser la question moi aussi. Tout ça m'embêtait au plus haut point mais je me retenais d'intervenir. Comme a dit un jour Dominique Quelin : « Si le groupe ouvre la porte, c'est qu'elle n'est pas fermée dans ma tête. »

Ils ont fini par la laisser fermée, ouf. J'étais vidé mais toujours vivant. J'allais pouvoir leur dire au revoir et à la semaine prochaine. Ils sont partis rejoindre leur quotidien dans le froid de l'hiver pendant que je rangeais la salle comme on panse ses blessures. Enfin, c'est pas exactement ce qui s'est passé à vrai dire... Quand Nelly est venue m'aider à rassembler les bouts de la feuille blanche qui traînaient un peu partout dans la pièce, je n'ai pas réussi à lui refuser cette alliance.

Alors ça vient d'où cette histoire d'après-vous ? Ça vient de chacun ? Ça vient de tous ? Ça vient du dehors ? De la société qui nous raconte les mêmes histoires de génération en génération ? De l'institution qui a son mot à dire ? Ou ça vient de moi peut-être ?

Quatrième partie
L'interprétation interpersonnel – ou espace du lien (Antoine Navalon)

[Transition :]

Oulala ! Quand l'institutionnel endosse son habit d'Arlequin, dirait Deleuze, on se demanderait bien d'où ça vient cette histoire et quant à son interprétation ; dans quel état ça met, qu'on s'adresse au groupe, aux enfants, à l'institution, ou peut-être encore à soi-même ?

Bon, on voit bien combien cette situation groupale vient mettre au travail les rapports que chaque sujet entretient avec ses propres objets internes, avec les objets inconscients des autres puis ceux, qui demeurent, communs et partagés. Essayons d'avancer alors, car c'est manifeste, il manque quelque chose à nos trois niveaux d'interprétation déjà explorés. Pour cela, R. Kaës nous a aidé à tenter de différencier et articuler les trois espaces psychiques comme entité spécifique qu'il identifie comme celui du groupe, celui du sujet singulier dans sa groupalité interne et celui des enjeux institutionnels qu'il nomme également l'hors-groupe. Une fois posée cette description d'un appareil psychique groupal, il y aurait encore un espace qui viendrait à manquer, alors on évoque l'inter, en un mot bien sûr, pour convoquer celui d'un espace intersubjectif. C'est alors que nous serions enfin équipés pour faire du groupe, avec ces trois espaces psychiques interprétables, plus un autre.

Je vais donc considérer cet autre, pas le grand, qu'un autre Jacques a décrit déjà, mais celui du niveau d'interprétation interindividuelle. Alors, comme les mots nous le proposent et comme nous aimons à en jouer, souvent une autre écoute semble possible. Ainsi, depuis ce lieu du double "inter", on espère y rester branché, au groupe, pour faire interrupteur, plutôt qu'interruption. Et au jeu de la métaphore, notre dispositif groupal d'inter-rupteur se destine à rompre par abstinence ou silence, le courant/excitation dans un système d'allumage électrique/ d'associations libres, pour produire l'étincelle/du lien à la bougie ou la relation. Histoire de dire encore qu'à travers ces jeux ou jus de mots, nous restons toujours et préalablement branchés, en relation, en liens. Ainsi posé, nous considérerons l'espace psychique de l'intersubjectif comme celui des liens qui s'établissent, dans le cadre du groupe, entre les membres du groupe. Et pour cela, nous tâcherons de rester vigilants à décrire ce qui ressort non seulement de la dimension du lien, mais également de la dimension qui fait lien ou du jeu entre nos différents points de vue ou espaces psychiques d'interprétation déjà exposés. Aussi, cette recherche du lien entre nos différentes (re)présentations permettra, sans doute, qu'apparaissent certaines alliances inconscientes.

On pourrait également dire qu'il s'agit du registre du lien sous toutes ses formes, comme explication et interprétation de l'intersubjectivité, elle-même génératrice de liens : lien entre deux sujets ou plus, lien entre soi et l'autre, lien de

l'entre-soi ou encore lien du jeu et l'entre-je(u) puisque « *c'est par le jeu que naît l'entre-je et de l'entre-jeu que naît le je* ». C'est en ce sens que R. Roussillon a parlé de l'entre-deux intentionnalités quand "*l'intersubjectivité débouche sur la question de l'inter-intentionnalité*". Nous appréhendons cette intentionnalité comme la marque du psychisme, au sens où, groupalement, au-delà des messages verbaux de la consigne et de certains éléments concrets du cadre/dispositif, celle-ci demeure consubstantielle non seulement à l'interaction, mais aussi à l'organisation d'une subjectivité inter et intrapsychique.

Avant de commencer déjà, nous nous sommes demandés s'il fallait poser le soi avant ou après la rencontre de l'autre, la subjectivité avant ou après l'intersubjectivité ? Nous avons fait le choix de commencer à interpréter le niveau groupal, puis individuel avant celui de l'interindividuel. Parce que nous pensons que l'interprétation de ces liens inter-personnels entre le groupal et l'individuel est particulièrement pertinente et efficace, en ce sens où elle intéresse et informe sur tous les différents espaces psychiques concernés (l'intra, l'inter, le groupal et l'extérieur). Mais également parce que, dans un dispositif groupal, toutes les facettes identificatoires d'un sujet se déploient à notre insu et inconsciemment sur tous les autres sujets du groupe sur lesquels on dépose une partie, un aspect de soi-même, dont on est chacun, porteur, potentiellement. R. Kaës (1993) va même jusqu'à dire que tous les sujets s'y trouveraient en lieu et place de "*fonction phorique*". En ce qui nous concerne, par solidarité à notre filiation de formation, et comme notre superviseur CIRPPA, nous restons réservés quant à cette interprétation, préférant étendre cette "*fonction phorique*" comme procédant du cadre/dispositif.

Il est donc mercredi et je dois y retourner ! Mais comment vais-je m'y prendre ? Laisser la méthode pour l'angoisse, ou l'inverse, écrivait Devereux dans sa révolution épistémologique. Par contre, ce que je sais depuis mes dix premières séances, c'est que toute clinique groupale suscite de l'angoisse et toute rencontre excite et alimente cette angoisse. À cela s'ajoute la rigueur du processus de formation, au moment précis où, de fait, les faits cliniques sont à transformer en données scientifiques, exploitables, partageables et interprétables. Une autre manière de dire qu'avant de plonger dans le groupe on n'est jamais seul. On est thérapeute et groupe à nous tout seul, ce qui permet ainsi de mettre au travail la groupalité psychique du sujet singulier en même temps que la sienne propre. Ainsi, des groupes nous précèdent, j'ai en tête le groupe d'enfants, les groupes CIRPPA petits et grands, sans oublier celui de l'institution hospitalière du CMP, ainsi que l'équipe où j'exerce. Mais tout cela, nous l'avons abordé juste avant.

Alors recommençons, aujourd'hui je démarre une nouvelle séance de groupe. Il est mercredi de l'inter-subjectif et je vois double car ce mot m'indique deux lieux, deux espaces, auxquels on va y prêter un troisième espace d'énonciation. Sur le moment, je n'en pense rien, pas une pensée, juste le vide avant

de m'y lancer. On est le 10-06, nous commençons avec 4, puis 2 nous rejoignent. Il y a 6 enfants présents et moi pluriel. Thomas nous ramène deux feutres qui avaient été jetés dehors avant les deux semaines de vacances. Et les deux filles sont ensemble vers le tableau. Manon a écrit en rouge sur les murs. À première vue, il s'agit de provocations envers les deux garçons qui se courent après autour de la table et qui semblent contents de se retrouver. D'ailleurs, Camélia, elle aussi, ravie de revoir Manon, lui déclare à qui veut l'entendre, qu'elles sont meilleures amies. Thomas, toujours plus discret et retenu, ni je ne l'oublie, ni le perds dans l'espace. Au contraire, je l'associe en paire à Nelly qui, bien que seule, ne rate rien d'une telle excitation groupale.

Je fais le choix de m'arrêter plus particulièrement sur Nelly qui se maintient dans une place fondamentale dans le groupe. Elle illustre au mieux cette fonction phorique et représente à la fois les sujets du groupe et le groupe dans ses mouvements psychiques. En place de bouc émissaire, elle concentre toutes les projections négatives dans le groupe et permet également à celui-ci de tenir ensemble et de repérer ses contours en se mettant à la périphérie du groupe. C'est avec mes trois niveaux d'interprétation en tête, que j'interroge sur ce qu'il en est de cette excitation, dont Nelly est le support et se nourrit dans le groupe. S'agit-il de ses propres angoisses dont on a vu sa quête d'ambivalence identificatoire sexuelle, à la fois du côté des filles avec le contenant/contenant des feutres qu'elle projette, ou de sa course attirée/apeurée des deux garçons qui pourraient être ses frères (serait-ce un "*couplage*") ? Est-ce plutôt le retournement de l'agressivité contre elle qui résulterait d'une intensification extrême de l'angoisse de séparation ravivée par la mise en groupe (forme d'"*attaque/fuite*") ? S'agirait-il encore et en son corps d'une mise en jeu qui lui permettrait de maîtriser et de triompher d'une réalité pénible et, par le jeu qu'elle déploie, lui permet d'évacuer son angoisse, dans la hantise de ne pas pouvoir maîtriser sa propre dépendance au groupe ("*dépendance*") ? Ou alors simplement, m'indiquerait-elle le lieu à "réparer" ou "arranger" dans le jeu des situations qui l'ont angoissé, où je pourrais l'y aider, en jouant avec eux ?

Et ce n'est pas tant la réalité intra-subjective des événements qui se sont produits, les "traumatismes" réels, qu'elle aurait vécu qui nous importent ici, mais davantage la capacité qu'elle puisse, dans le groupe et par le groupe, leur donner un jeu, un nouveau sens, ou par le thérapeute que je suis, de nouveaux mots et interprétations. Mais c'est bien à partir de notre cadre/dispositif qu'une telle prédisposition est recherchée sans que mon angoisse ne l'empêche, car l'instant est souvent tentant pour moi, de me faire la paire. Au contraire, « *les mots justes, trouvés au bon moment, sont de l'action* » écrivait Hanna Arendt parlant du politique ; on pourrait en dire autant des groupes, quand les jeux ou les mots adéquats, trouvés au moment idoine, ont une action interprétative.

En effet, Nelly parle peu, elle s'agite et agit beaucoup sur les autres. Les

enfants parlent d'elle, à son insu, parce qu'elle a déposé en nous, à notre insu, une partie de sa réalité psychique et de ses groupes internes, que l'on peut mettre en mots, en action, et en représentations inconsciemment. Cette part déposée en nous dans le groupe lui revient, "détoxiquée", nommée, affectée et on l'espère tout autant, "réappropriable". C'est ce que C. Vacheret (2004) a appelé *le transfert par dépôt*.

Il y a également les deux filles qui crient ou chantent et les garçons, sauf Thomas, qui s'agitent. Les cinq enfants sont sur la table qu'ils ont poussée contre la porte. Ils nous laissent, Nelly vers le tableau et moi vers la fenêtre, les autres chaises contre le mur. Kiyon répétera son envie d'agresser, de taper et attaquer Nelly ou le thérapeute ? Je propose de le partager avec lui et le groupe, en jeu ou en mots. Il va alors prendre l'horloge, dont j'angoisse à l'idée qu'ils la mettent en miettes, puis la repose sur le mur. Ils se mettent ensuite, presque tous, à jeter des petits morceaux de papier dans la pièce. Ils sont par couple ou paires, deux garçons en courant, deux filles en chantant. J'ai la sensation que Thomas, avec Nelly, me fixent et m'examinent les observer. Voudraient-ils que j'intervienne, souhaiteraient-ils que j'interprète cet espace, dans lequel furtivement nous nous croisons ?

De mon côté, « Joker ! double inter, motus », j'aurais envie de leur dire, comme si, de toute façon maintenant on se comprenait dans notre super intersubjectivité. Mais mon esprit ressemble davantage à la feuille de groupe découpée en petits morceaux et éparpillée dans la pièce par les enfants. J'interprète alors, pour moi-même, et silencieux, cette scène comme une activité interindividuelle au profit du groupe. J'y vois plutôt les enfants décomposer l'espace comme ils le font depuis quelques mois maintenant, répéter et reconstituer encore et en corps, nos dix séances passées depuis l'origine, pour y retrouver le commencement, le "creuset" de notre groupe initial. Épuisé, je voudrais en finir sur le champ, et Daryl l'a presque perçu puisqu'il demande spontanément quand est-ce que se termine le rendez-vous. Puis, à nouveau tous sur la table, ils hurlent et crient contre Nelly. Ils laissent la porte entrouverte, coincée par la table. Je leur annonce l'arrêt du groupe pour les vacances, et sa poursuite pour l'an prochain. Manon dit vouloir ranger les chaises. On se dit au revoir et les enfants rejoignent tous ensemble la salle d'attente. Nelly peut-être a du mal à quitter la pièce, elle voudrait la remettre ou me remettre en ordre, en ramassant les morceaux de papier dispersés sur le sol. Je l'accompagne en salle d'attente et salut les adultes. J'apprendrai alors qu'un homme en colère, du bureau de dessous, est monté, très vindicatif envers le secrétariat, pour se plaindre du bruit et des cris des enfants les mercredis. Ils ont dit ne pas pouvoir ni compter, ni travailler...

Méthodologiquement, je devrais reprendre la théorie de l'interprétation et dire qu'elle n'intervient qu'uniquement dans l'ici et maintenant, dans une adresse transférentielle et surtout qu'elle nous met dans tous nos états. Mais je vais faire

autrement et prendre le risque de dire que, depuis cette pratique de groupe fermé à durée non déterminée, le travail d'interprétation correspond essentiellement à un travail d'accueil et de contenance des éprouvés des enfants projetés dans le groupe. Que le travail interprétatif est principalement un travail interne. Qu'il constitue une quête de repérage, de formulation et de transformation qui se réalisent dans la tête du thérapeute, une fois que l'enfant ou les enfants ont pu déposer quelque chose, et que ce dernier a pu prendre le risque de recevoir. Et qu'alors seulement, le processus d'intériorisation que constitue, précisément, le travail interprétatif, demeure opérant. De plus, l'expérience de ce type de groupe nous permet de faire le constat que ce registre d'interprétation intersubjectif reste des plus difficiles à saisir, ce en quoi il représenterait au mieux le travail thérapeutique en groupe. Il correspond au niveau d'analyse le plus "énigmatique" et pour lequel un travail par la théorie demeure indispensable. Peut-être reste-il, d'ailleurs, la révolution épistémique du CIRPPA ?

Enfin, pour en finir avec ma prise de notes d'après-séance, dont je constate qu'elle fournit et restitue soit ce que je souhaite le lui faire dire en fonction de son registre interprétatif, soit une multitude d'interrogations. Peut-être même que tous ces mots ne sont en fait que bavardage et interprétation et que la vraie violence interprétative commence dans cette douceur des mots métaphoriques, identique au rêve ? En fin de compte, cette question de l'interprétation, ne pose-t-elle pas les différents modes de la question de l'autre, dont on ne trouverait, précisément, d'autre interprétation que le silence de nos propres interrogations ? Dans le groupe, les enfants bavardent jusqu'à s'agiter et presque "bazardent". Or, ça ne cause pas, disait encore un autre Jacques, ça ne cause pas les enfants, ça joue et ça s'essaye, donc ça se transforme. Devons-nous nous immiscer entre eux, les captiver, les mettre en ordre ? Est-il réellement possible de mettre en ordre un collectif sans terreur, sans surmoi, sans Moi ? Est-ce qu'on arriverait à interpréter doucement, jusqu'à ce que chacun des enfants se demande, en groupe, qu'est-ce qu'il fait l'autre-là, qu'est-ce qu'il me veut ... ?

Au lieu de conclure, j'en arriverais presque à penser et soutenir, que si la compréhension ou le sens surviennent au thérapeute, l'interprétation s'évanouirait et deviendrait probablement inutile. L'interprétation serait ce qui procède, à défaut de l'idéale mémorisation-transmission ; elle serait en quelque sorte un bricolage prescrit et exploité par le transfert. Une sorte d'artifice, d'artéfact inutilement nécessaire pour penser le groupe. Et certainement pour tout cela, nous émettons toujours quelques réserves à une interprétation de l'Histoire, celle d'un groupe et celle plus humaine, voire personnelle parfois.

Bibliographie

- BION, W.R. (1965), *Recherche sur les petits groupes*, Paris, PUF.
- KAËS R. (1993), *Le Groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod.
- KAËS R. (2013), « Entre le sujet et le groupe, trois espaces de réalité psychique : comment les penser avec la psychanalyse ? » dans N. Kacha et F. Sacco : *Voies nouvelles pour les psychothérapies de groupe*, Toulouse, Erès, p.15-28.
- OURY J. (2001), *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*, Nîmes, Les éditions du Champ social.
- ROUSSILLON R. (1988), « Espaces et pratiques institutionnelles, le débarras et l'interstice », in R. Kaës et J. Bleger, *L'institution et les institutions – Études psychanalytiques*, Dunod, p. 157-176.
- VACHERET C. (2011), « Le groupe et l'objet médiateur : quelles fonctions et quelles synergies », dans J-B. Chapelier et D. Roffat : *Contenance et créativité*, Toulouse, Erès, p. 161-171.

L'OBJET DU TRANSFERT EST-IL SOLUBLE DANS LA COTHÉRAPIE ?

Delphine Lhotellier

Merci à ceux qui sont restés malgré le beau temps retrouvé. Et merci au CIRPPA de me donner l'occasion d'approfondir et de parler de mon travail de thérapeute utilisant la psychanalyse appliquée aux « plus que un », c'est-à-dire la Psychanalyse à l'écoute des couples, des familles et des groupes thérapeutiques. Je me suis rendu compte, en rédigeant, que j'avais envie de revenir sur quelques expériences instructives faites soit au cours de rencontres avec d'éminents collègues aînés, soit au cours de lectures. Je vais aussi tenter de vous présenter des notions de la psychanalyse individuelle qui me soutiennent et continuent de me faire réfléchir à propos des groupes. L'angle choisi aujourd'hui est celui des intérêts comparés de la monothérapie et de la cothérapie dans la conduite des groupes thérapeutiques.

Je me souviens d'abord du soutien que nous avons trouvé dans une première supervision, chez Simone Urwand, bien avant de nous rapprocher du CIRPPA. Nous nous étions lancés, Antoine Ducret et moi, dans notre premier groupe d'enfants déficients ou psychotiques dans un IME à Jouy-en-Josas. Simone Urwand avait une grande clairvoyance, elle nous voyait venir, avec nos embarras, incapables de dire la difficulté à encore travailler ensemble. Nous nous agrippions à quelques convictions inébranlables pour justifier notre très bonne réaction, notre meilleure compréhension et évidemment le désolant positionnement de l'autre. Je pensais que nous ne protégions pas assez les enfants de cette violence anarchique, il pensait que je tolérais mal la régression ... Je crois qu'elle s'en amusait. Pourtant, très généreusement et avec délicatesse, elle nous soutenait pour reconnaître dans cette difficulté, la matière même du processus d'emballements élationnels. Rire, déception, enthousiasme, attendrissement, colère, découragement, proximité, rejet . . . tout devenait objet d'une attention soigneuse. Pour ce type de patients, Simone Urwand avait l'habitude de dire qu'il fallait autant de mains de thérapeute qu'il y avait d'enfants. Nous sortions de ces rencontres tard dans la soirée. Nous avions compris que nous partagions, dans ces séances initiatiques, l'état d'être de ces enfants si malades. Ils nous utilisaient, pour que soient reconnus leurs défenses massives, leurs angoisses profondes, et leur vif besoin de s'équiper autrement face aux aléas de leurs vies chaotiques. Au-delà de ce qui nous avait motivé naïvement à proposer ce groupe dans cette institution bien déstructurée, et du plaisir à travailler ensemble et auprès des patients, nous repartions forts de ces savoirs transmis, porteurs de ce nouvel outil que nous nommons maintenant Analyse de l'inter transfert.

Nous étions piqués au virus de psychothérapie de groupe et c'est probablement grâce à elle que nous sommes encore là aujourd'hui. Ce que nous avons vécu dans cette première expérience de cothérapie, il a été bon, ensuite, de le partager. Chaque thérapeute qui s'est lancé dans l'aventure de la cothérapie a probablement éprouvé ces sentiments mêlés, inconfortables et souvent bien vifs. Dans le séminaire que nous avons rejoint, Pierre Privat et Dominique Quelin évoquaient ces aléas avec distanciation. Théoriciens de la thérapie de groupe d'enfants en période de latence, ils avaient constaté que présenter aux enfants un couple d'adultes, d'autant plus si celui-ci était composé d'un homme et d'une femme, induisait des représentations de scène familiale. Ceci exagérait les fantasmes de scène primitive et les fantasmes œdipiens sans laisser aux patients la possibilité de remanier à leur gré et à leur rythme l'objet avec lequel ils tentaient d'inscrire une relation. Par leur expérience, la monothérapie était devenue la loi au CIRPPA. Ce qui était dit plus à couvert, comme l'avait également noté Michel Basquin, c'est qu'il y a un risque de tenter de clarifier la nature du désir qui amène les cothérapeutes à fonctionner ensemble.

Dans cette complexité difficilement verbalisable et analysable, les productions de l'**inter-transfert**, c'est-à-dire les effets contre-transférentiels issus du mouvement groupal, additionnées au transfert de chaque thérapeute sur l'autre, peuvent engendrer des effets néfastes. Effets pouvant aller jusqu'à la non analysabilité du groupe. Il est bien connu que pour mieux nous porter, nos propres fantaisies œdipiennes doivent rester essentiellement inconscientes. Leur conviction était issue de l'analyse de groupe d'enfants. Ce séminaire portait toutefois sur les analyses de groupes d'adultes. En est-il de même pour ces sujets, adultes, qui souffrent souvent de défenses bien installées (identifications hystériques, mécanismes obsessionnels, défenses de caractère ou comportementales ...) qui les tiennent à l'écart des forces vives du Ça, réservoir premier de l'énergie psychique ?

Je suis, par ailleurs, formée à l'analyse des familles et des couples. Tant à Psyfa qu'au collège de Psychanalyse Groupale et Familiale, le principe est inverse. La co-thérapie est un principe face à ces ensembles qui ont une histoire préalable au début du traitement analytique. Le couple thérapeutique est inscrit d'emblée dans le dispositif du cadre. Il est même garant que l'espace thérapeutique s'ouvre et se maintienne. Dans la revue *Dialogue*, n°154, en 2001, Muriel Soulié, loin de s'en méfier, insiste sur l'importance du mouvement libidinal à l'origine de la formation du couple de cothérapeutes. Ce surcroît d'énergie de liaison qui a réuni les deux thérapeutes est une condition nécessaire à ce que puissent être traitées ultérieurement les angoisses déliantes, qu'elles soient de type d'angoisses

de morcellement, de persécution, d'abandon ou de séparation. Le champ analytique est encadré par ce mouvement libidinal initial.

Un texte sur ce sujet me semble très éclairant. Michel Soulé et Simone Decobert, dans le tome 36 de la *Revue Française de Psychanalyse*, en 1972, mettaient en garde contre le risque « d'appliquer une technique trop rigoureuse d'élucidation des éléments contre-transférentiels inconscients ». L'exercice de l'analyse inter-transférentielle peut devenir une sorte de suite d'un transfert non liquidé avec son propre analyste. Il peut être récupéré, sous couvert de complicité, sur un mode sadique. Les deux auteurs, familiers d'un travail conjoint de thérapie de groupe, préfèrent se limiter au repérage des contre-attitudes de l'autre thérapeute, en restant sur un versant amical et anodin. Ils réservent à chacun la possibilité de reprendre pour soi les éprouvés de son vécu contre-transférentiel. Cette réserve et cette confiance dépendent de la bonne capacité d'*insight* du thérapeute. Un autre point important de ce texte découle de ce qui précède. Il ne faut pas et celui formé par les thérapeutes d'un côté, et le groupe de l'autre. C'est sur celui-là que doit porter notre attention. À quel niveau se situe ce dialogue, de quelle nature est-il, que pouvons-nous repérer des images, des angoisses et des défenses en train de se jouer dans l'ici et maintenant de la séance?

Puis vint le temps de la formation au CIRPPA. Je résistais à la consigne en animant un premier groupe avec une collègue stagiaire mais j'étais seule à présenter ce travail dans le groupe de supervision de Jean-Jacques Poncelet. La position de stagiaire a pu être analysée. Intermédiaire puisqu'encore élève, entre l'adulte professionnelle que je représentais et les enfants de 8-10 ans qui participaient au groupe, elle joua un rôle intéressant pour tous mais l'exercice n'était pas pur. Je revins plus docile quelques années plus tard pour faire superviser par Jean-Bernard Chapelier un groupe animé en monothérapie. Sa configuration était particulière puisqu'il s'agissait de 6 garçons qui sont entrés tour à tour pendant le déroulé du groupe, dans l'adolescence. Et ces garçons se retrouvaient face à une femme thérapeute. Je vais tenter de repérer quelques modalités particulières du transfert qui ont imprimé ce groupe.

Je finirai par une expérience actuelle d'un groupe d'adultes, mené en cothérapie avec Antoine Ducret, toujours là, afin de tenter de définir ce qu'est l'objet du transfert et de repérer comment il conditionne nos modalités d'intervention.

Un groupe en monothérapie : 6 garçons, une femme

Comme nous restons dans la perspective d'une psychanalyse appliquée au groupe, nous avons besoin de quelques repères: l'approche psychanalytique vise le traitement des personnes et non du symptôme.

Elle cherche à révéler la signification inconsciente des paroles, des actions et des productions de l'imaginaire par l'interprétation de la résistance, du désir sous-jacent et surtout par l'interprétation du transfert. Dans le groupe, ce qui reste difficile à délimiter, c'est l'objet destinataire de ce transfert. S'il y a bien un **transfert central** (ce qui sera déplacé des expériences relationnelles infantiles sur le/les thérapeutes) d'autres formations vont devenir objet de transfert. La réactualisation des investissements infantiles se fait aussi par le biais du **transfert co-latéral** : celui des patients entre eux et du transfert sur le groupe lui-même.

Dans ce groupe d'adolescents, mené en monothérapie dans un centre de consultation psychopédagogique, l'asymétrie habituelle, un adulte/des enfants, a été renforcée par la différence manifeste du sexe des patients et de celui de la thérapeute. Il est apparu que cette configuration a donné une plus grande importance au transfert central, le transfert sur le thérapeute. Nous avons trouvé les différentes formations typiques des groupes d'adolescents, si bien décrits par Jean-Bernard Chapelier. Pourtant, ces adolescents ont eu des difficultés à intégrer l'élément féminin trop hétérogène. La figure féminine a pris plusieurs formes au long de ce parcours thérapeutique. D'abord identifiée aux figures habituelles de leur environnement social, elle devenait la professeur d'abord inhibante puis peu à peu objet d'attaques sadiques à fort connotations anales et urétrales. Etrangement, c'est avec l'expression du masochisme que mes capacités de contenances ont été débordées. Un membre du groupe, relayé par d'autres *a minima*, exposait des mises en danger dramatisées. Il sortait la nuit à l'insu de ses parents pour se retrouver, selon ses dires, dans des situations périlleuses. Il rapportait qu'il se faisait pourchasser et menacer de passage à tabac par des figures exagérément masculines et sauvages: des hordes de grands noirs venus de l'extérieur de la ville. Quand je suis allée réclamer auprès de son consultant une intervention protectrice de sa famille, j'ai réalisé avoir perdu la distance nécessaire qui devait me permettre de traiter sur un plan fantasmatique le fantasme exposé. J'ai pu alors penser que la figure maternelle était ici interpellée dans son ambivalence face à la relance des désirs incestueux de son enfant mâle, désir pris entre des tentations homo et hétérosexuelles. L'illusion groupale n'a jamais totalement permis dans ce groupe que le thérapeute se fonde dans l'ensemble. Après l'épisode de cet appel à l'aide d'un autre thérapeute, je pris un peu plus de distance, les laissant trouver dans le groupe une figure féminisée par le biais d'un garçon plus intellectuel, potelé, portant des cheveux longs et se signalant par des atteintes aux membres inférieurs. Ceci permit que se tissent des scènes homogénéisationnelles sous forme d'un récit imaginaire de fin du monde. Dans cette histoire inventée, un groupe de « filles » devaient survivre à la fin du monde. Le groupe finit son travail sur une figure sublimée, les reliant au monde social et culturel : la naissance de Venus de

Boticelli était élue par tous comme le plus beau tableau jamais réalisé. La distance était prise avec cette figure, objet des désirs primaires et secondaires.

Le fantasme d'auto-engendrement exprimé par la formation « survivre dans un monde détruit » a bien rempli son office. Il a témoigné ou permis, comme le décrit Jean-Bernard, une restauration narcissique. Les adolescents de ce groupe se sont engagés dans une plus grande appropriation identitaire. J'associe ici avec l'ouvrage *Aux confins de l'identité*, publié en 2005. Michel de M'Uzan y donne également une grande importance à ce fantasme d'auto-engendrement. Il en fait une lecture légèrement différente. Si nous osons lui emprunter quelques notions, nous retenons qu'il inscrit le mouvement identitaire dans un **spectre d'identité** allant de la plus grande indifférenciation au sentiment d'identité. Le Soi, le Je, se spécifient aléatoirement à l'intérieur de l'espace encadré du spectre par les effets du déplacement d'une libido narcissique. Le **sentiment d'identité** est la borne ultime. Il est défini comme unicité vécue d'un organisme intégré qui reconnaît autrui sans ambiguïté. L'accès à cette extrême du spectre se fait par le réengendrement d'un Soi. Ce Soi élémentaire est foncièrement distinct du monde des autres, des objets externes. Il s'édifie grâce à l'intervention d'un double. Ce jumeau figure un état d'être primordial. Il promeut le travail de « personnation ».

Ce groupe de garçons favorisait les représentations de communication avec un double de soi, ou soi archaïque investi d'une libido narcissique avant même qu'un non-Soi ait pu se différencier. Cet « être intime », différenciation originelle, se rencontre dans les éprouvés sensoriels et émotionnels favorisés par la régression dans les groupes. Le double devient la figure de l'auto-engendrement. S'engendrer soi-même serait l'aboutissement d'un long parcours de retrouvailles avec ce double primordial. Pourtant, la mise à jour de ce double s'accompagne d'une augmentation des incertitudes identitaires, et force à un travail de construction d'une nouvelle figure produite à l'interaction des inconscients de tous les participants, thérapeute-analyste compris. Cette figuration porteuse de ce travail de jonction des inconscients, Michel de M'Uzan l'appelle « **la chimère des inconscients** ». Elle est à la fois, une expérience issue d'une possible dépersonnalisation en séance et une formation psychologique hybride.

Bien sûr, l'auteur n'oublie pas qu'il faut deux courants conjoints pour aboutir au sentiment identitaire. Le mouvement objectal, secondaire, s'appuie sur l'objet apparent du transfert, ici la thérapeute. La libido objectale s'allie à la libido narcissique qui, elle, serait portée par une figure inconsciente, co-construite, la chimère des inconscients. Cette chimère pouvant être, selon moi, tout à la fois le groupe, ou la thérapeute en tant qu'elle incarnerait cette formation commune. Le double des enfants, présenté dans leur dernière histoire, dans laquelle ils ont tous

féminisé leurs noms, viendrait témoigner de ce repérage et de sa mise en œuvre. Je me demande si la condition nécessaire à ce type d'assemblage inconscient commun n'est pas la monothérapie. L'expérience nécessaire passant par l'indifférenciation et menant aux confins de la dépersonnalisation s'appuyant sur un cadre garanti, ici, par la présence stabilisante du consultant, de l'institution et de la supervision.

Séquence d'un parcours de co-thérapie dans les premiers temps d'un groupe d'adultes

C'est un groupe d'adultes, fonctionnant maintenant depuis 25 séances, qui va me permettre d'introduire une autre notion. Ce groupe était en attente depuis de nombreuses années dans l'esprit des co-thérapeutes et a mis un certain temps à se mettre en place. Le feu vert a été donné par une consultante extérieure. Cette psychiatre, qui recevait des demandes dans un centre de traitement psychanalytique, interrogea Antoine Ducret sur son projet de groupe d'adultes. Elle cherchait ce groupe pour des patients ne profitant pas suffisamment des traitements individuels qui leur était proposés. Quatre patients se sont présentés au début et furent mis en attente. Il fallut un an pour que nous réunissions suffisamment de participants, avec les doutes que cette latence engendra. Nous leur avons présenté un groupe semi-ouvert. Nous commençons en novembre avec neuf patients. Je vais parler, ici, de mon vécu subjectif de la façon dont nous nous sommes positionnés et il sera intéressant si Antoine peut ensuite nous donner son point de vue.

Au début du groupe, je suis impressionnée par les capacités d'*insight* et de verbalisation de ces patients qui ont, pour la plupart, une vraie et longue expérience de l'analyse personnelle. Je me surprends à peu intervenir, si ce n'est pour préciser, quand ça me semble nécessaire, quelques éléments du cadre-dispositif (règles, vacances, etc.). Une habitude s'installe. Je suis celle qui ferme la porte, l'ouvre et donne la fin de séance. Les séances durent une heure. Nous prenons un long temps après chaque rencontre pour parler de la séance et prendre des notes. J'écoute un fond banalisé, où la bienveillance des uns et des autres s'exprime sous forme d'attention, de respect de la parole de chacun, de partage d'expériences et de conseils donnés à celui qui, alternativement, prend la place du patient livrant sa zone de difficulté. J'attends le groupe. Antoine soutient l'expression de chacun tout en montrant ce à quoi nous pouvons être attentifs. Vient un second temps, celui de la classique illusion groupale où s'exprime, avec beaucoup de force, l'attachement au groupe et les progrès inattendus déjà obtenus. Bien-sûr qu'une voix plus dubitative se fait entendre, mais elle est exprimée par différents membres selon les séances. Ils sont très présents, nous nous mettons à participer

tous les deux, dans les séances, de manière équivalente, valorisant l'expression d'un négatif que nous pouvons soutenir. La prise de notes conjointe est un moment de plaisir où nous nous retrouvons sur notre compréhension des mouvements empruntés par le groupe. Ce rapide investissement a eu pour conséquences une forte réaction au temps des vacances. Contrairement à ce qui leur avait été annoncé au départ, que nous serions présents une semaine sur les deux des petites vacances scolaires, un concours de circonstances fait que nous prenons les deux semaines à Noël, février et Pâques. Une période moins idyllique s'amorce. Elle était réclamée par les voix dissidentes à la belle union groupale : « on n'était pas là pour recevoir des conseils, on s'attendait à des échanges plus bruts, ou certains ne s'étaient pas encore personnellement livrés ». Les absences se font plus fréquentes et trois des participants commencent à annoncer leur souhait d'arrêter le groupe. Les échanges sont plus animés, authentiques et souvent conflictuels. Ils portent maintenant sur l'histoire des participants dans le groupe. Ces conflits s'expriment globalement sous une forme joyeuse, comme s'ils avaient atteint, ainsi, un niveau plus complexe du travail proposé.

Ce qui a mobilisé mon intérêt, c'est le sentiment d'un léger décalage entre les deux cothérapeutes. J'en ai pris conscience au moment de la prise de notes. Alors que je me sentais mobilisée par de légers mouvements perceptibles dans le creux des échanges, et qui avaient essentiellement trait à une grande avidité et aux craintes de retournements destructeurs de celle-ci, mon cothérapeute ne voyait pas l'intérêt de rentrer dans les détails et souhaitait que nous nous concentrions sur « les grands mouvements de la séance ». Dans les séances, j'extrayais et mettais l'accent en reformulant, ce qui était dit par un des participants alors que mon partenaire énonçait des interprétations très construites en insistant sur les angoisses de séparation et la haine ainsi mobilisée. Parfois, il se concentrait sur une problématique individuelle. Il est notable que cette observation se fasse la séance précédant celle où une des participantes annonce qu'elle n'a plus besoin du groupe et donc ne reviendra plus. Elle a prévu un sac de cadeaux personnalisés pour chacun. Ces cadeaux étant refusés, nous ne saurons pas si elle en avait fabriqué un pour les thérapeutes.

Cette impression de décalage s'est poursuivie sur deux séances, puis s'est estompée. Était-elle porteuse de sens, témoin d'un déplacement transférentiel dont il faudrait élucider le message, l'origine et le destinataire. Deux parties se distinguaient, chacune en charge d'un niveau de fonctionnement et d'implication. Je pensais à la définition de Bion (1962) du **groupe de travail** : les individus, volontairement, se réunissent et coopèrent, dans la mesure de leurs capacités, afin d'éclaircir leurs difficultés personnelles. Cette activité consciente est entravée par une émotionnalité dont on cherche, dans un premier temps, à se débarrasser.

La puissante force affective gêne le projet. C'est pourtant le **groupe de base**, le groupe émotionnel, l'émotionnalité commune, qui va donner sa cohérence au groupe. L'hypothèse qui se formait, c'est qu'il y avait, entre les deux thérapeutes, une sorte de répartition des tâches. Je me demandais s'il y avait deux objets destinataires de deux attentes du groupe.

En poursuivant mes associations sur un autre psychanalyste britannique, Christopher Bollas, je revisitais son concept **d'objet transformationnel**. Il le décrit ainsi : c'est un objet pré-objet. La mère n'est pas encore un autre. Elle est perçue comme un processus de transformation. Elle est agent du changement environnemental et corporel du bébé, de la transformation de son monde extérieur et intérieur. La mère est identifiée et identifiée à ces transformations. Ce n'est que secondairement que le nourrisson va assimiler ces expériences de transformations à la présence-absence de la mère, ouvrant ainsi la possibilité de création de l'objet transitionnel. À l'âge adulte, la recherche d'une telle expérience peut engendrer l'espoir, la reconnaissance interne d'un besoin de réparer le Moi. Cet espoir est moteur dans la plupart des demandes de psychothérapie. Il était particulièrement présent pour les membres de ce groupe qui, plus ou moins consciemment, sortaient d'une sorte d'échec de leur analyse individuelle. L'espoir, pour Bollas, c'est l'idée de trouver, dans le futur, quelque chose qui transforme le présent. Le paradoxe réside dans la formule. C'est l'attente d'une réminiscence de cette expérience objectale précoce, de ce souvenir existentiel et non cognitif. Cette expérience d'être bougé, déplacé, transformé, enrichi, est assimilée au Self. Elle est sans cesse remise à un plus-avant. Les analystes de groupe ont compris qu'ils ouvraient à leurs patients un espace de régression. Pour paraphraser l'auteur, dans les transferts aussi bien sur le processus, sur l'espace ou sur les personnes, les patients régressent jusqu'au point de la relation à l'objet transformationnel. Ils retrouvent dans l'analyse groupale la mère-environnement. Les capacités de l'analyste alors requises sont : la non-intrusion, le holding, la disponibilité, le savoir symbiotique ou télépathique, la communication par la pensée et la circulation entre affect et pensée. On a l'impression que Christopher Bollas nous parle des groupes. Toute relation transférentielle s'étayerait sur la relation primitive à l'objet transformationnel.

C'est à partir de cette base, ou le plus souvent après avoir renégocié dans le setting de l'analyse les aléas traumatiques de cette première formation identitaire, que pourront se reprendre les formes sexualisées de la relation à un objet enfin distinct. L'objet initial du transfert est en fait une zone ou une source de transformation. Il doit permettre de nouvelles expériences d'intégration du Moi. L'indépendance s'accroît à chaque gain de subjectivité permettant la reconnaissance des expériences de satisfaction pour le sujet et l'objet. La santé impliquerait la possibilité de

poursuivre le travail de l'analyse dans le repérage des modalités classiques du transfert tout en restant en contact avec les parties les plus archaïques de son Self.

On voit, dans le récit de l'expérience de la cothérapie de ce groupe, que les thérapeutes incarnent alternativement les deux niveaux de rapport à l'objet de transfert. Ils permettent une mise en dialogue du niveau primaire et secondaire. Ils favorisent une possibilité de régression encadrée.

Conclusion

Ce bref aperçu d'une histoire de cothérapie m'a amenée à interroger les soubassements des ressorts de la transformation par le groupe. Il me semble que le groupe reste le dispositif le plus direct pour accéder aux « confins de l'identité », dans ces zones fondatrices de toute personnalité et, par là-même, de tout désordre dans l'édification de cette identité. La perspective du traitement reste un projet d'élaboration/métaphorisation des problématiques du sujet pour lui permettre d'accéder à une autonomisation/individuation plus tranquille et aboutie car portée sur les assises d'un Soi plus authentique. Les notions de double de Michel de M'Uzan et d'objet transformationnel de Christopher Bollas nous conduisent étonnamment vers un niveau primitif de fonctionnement non encore objectal. C'est une libido narcissique qui œuvre aux premières définitions de l'être. Ces deux auteurs poursuivent, chacun à leur manière, les recherches de W.R. Bion. Lui-même a initié ses travaux par la pratique des groupes. Le ou les thérapeutes interviennent à deux niveaux : le premier, très bien repéré, est celui du travail de formalisation des mouvements objectaux, l'objet pouvant être partiel. Le deuxième est celui de la relation à soi-même, relation narcissique et originaire.

L'objet encore non différencié, assimilé au Soi, semble correspondre à l'objet transformationnel de C. Bollas décrit plus haut. Le transfert sur cet objet serait représenté potentiellement par le thérapeute non distinct des différents participants. Le thérapeute est ici comme figure représentante des effets du groupe. Le transfert « central », l'inter-transfert, les transferts latéraux et le transfert sur le groupe se confondent. La chimère, coproduite par les interactions des inconscients de toutes les personnes en présence, pourra être productrice de sens nouveau à condition qu'un autre élément, l'autre cothérapeute, le consultant, l'institution porteuse du groupe, garantisse, telle une amarre, le rapport à la réalité et au projet de travail initial. Ce serait la condition essentielle pour tolérer une plus grande incertitude identitaire nécessaire

au processus de transformation.

Bibliographie

- BION W.R. (1965), *La recherche sur les petits groupes*, Paris, PUF.
- BOLLAS C. (1989), « L'objet transformationnel », *Revue Française de Psychanalyse*, 53, 4, 1181-1199.
- MUZAN de, M. (2005), *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard.
- SOULIÉ M. (2001), « La cothérapie », *Dialogue*, 154, 67-72.
- DECOBERT, S., SOULÉ M. (1984), « La notion de couple thérapeutique », in : Eigner (A.) et coll., *La Thérapie Psychanalytique du couple*, Paris, Dunod.